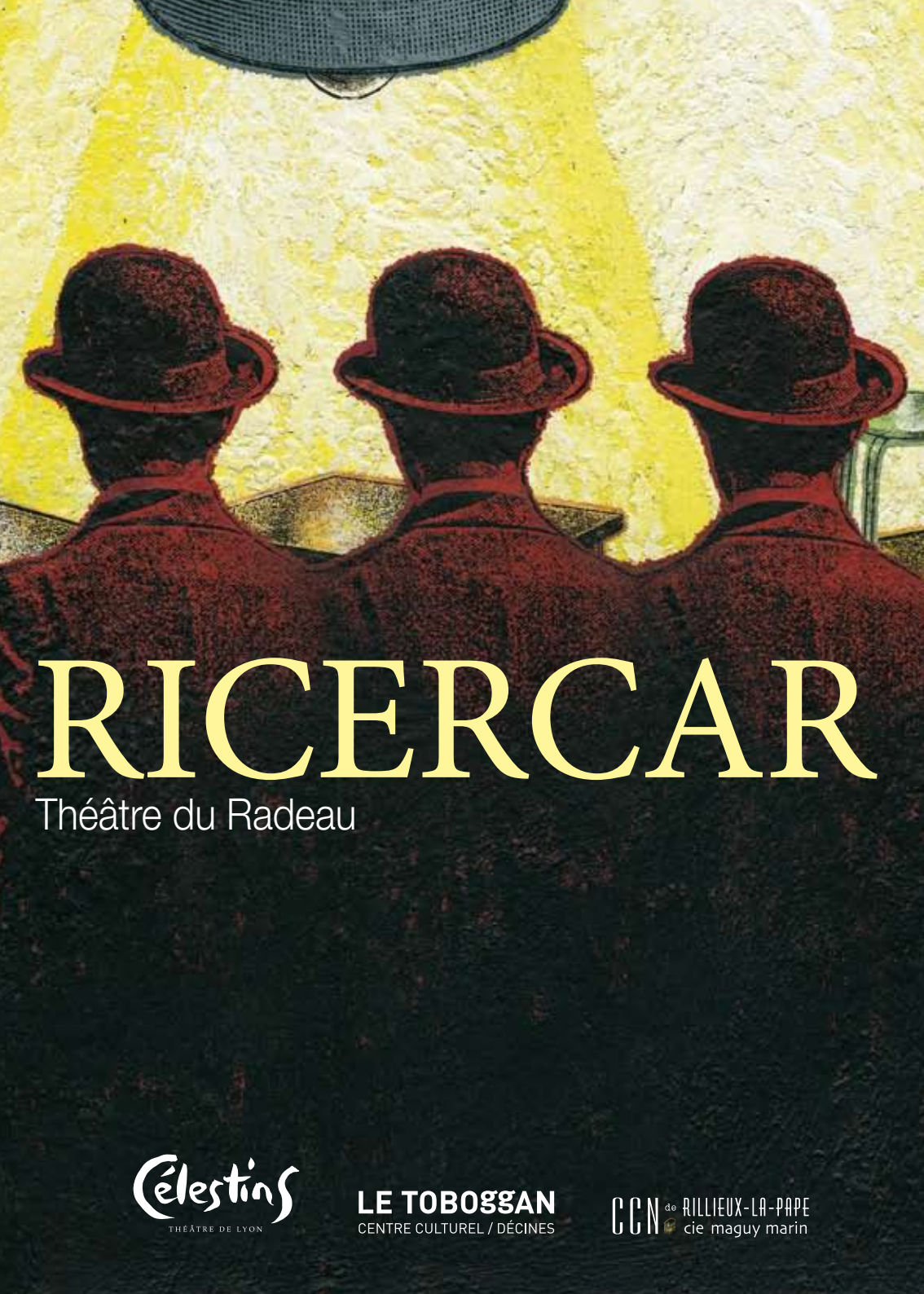




RICERCAR

Théâtre du Radeau

Célestins
THÉÂTRE DE LYON

LE TOBOGGAN
CENTRE CULTUREL / DÉCINES

CCN de RILLIEUX-LA-PAPE
cie maguy marin

RICERCAR

Théâtre du Radeau, Le Mans

Frode Bjørnstad
Laurence Chable
Fosco Corliano
Claudie Douet
Katia Grange
Jean Rochereau
Boris Sirdey

Mise en scène, scénographie, lumières - François Tanguy
Élaboration sonore - François Tanguy et Marek Havlicek
Régie générale - François Fauvel / Johanna Moaligou
Régie son - Marek Havlicek
Régie lumière - Julienne Rochereau
Reconstruction espace - Jean Cruchet, Fabienne et Bertrand Killy,
François Tanguy et Frode Bjørnstad et l'équipe du Radeau

Représentations du 8 au 16 mars 2009
Horaires : 20h30 - dim 16h30 - sam 14 mars 18h et 20h30
Relâche : mer 11 mars
Durée : 1h30

Rencontre avec l'équipe artistique à l'issue de la représentation
Lundi 9 mars et Jeudi 12 mars

Co-accueil : Célestins, Théâtre de Lyon - Le Toboggan, Centre Culturel de Décines -
Centre Chorégraphique National de Rillieux-la-Pape.

Coproduction : Théâtre du Radeau, Le Mans - Théâtre National de Bretagne, Rennes - Centre Chorégraphique National Rillieux-la-Pape Cie Maguy Marin - Festival d'Avignon - Festival d'Automne à Paris - Odéon-Théâtre de l'Europe - Théâtre Garonne, Toulouse

Le Théâtre du Radeau est subventionné par la D.R.A.C. Pays de la Loire, le Conseil Régional des Pays de la Loire, le Conseil Général de la Sarthe et la Ville du Mans et bénéficie du soutien de la Communauté urbaine Le Mans Métropole. Il est soutenu par l'ONDA pour les accueils en France et par CulturesFrance pour les tournées internationales.

Ricercar

en compagnie de

Carlo Emilio Gadda
François Villon
Dante Alighieri
Carlo Michelstaedter
Ezra Pound
Dino Campana
Lucrece
Robert Walser
Luigi Pirandello
Federico Fellini
Danielle Collobert
Nadejda Mandelstam
Giacomo Leopardi
Franz Kafka
Georg Büchner

André Boucourechliev
Alban Berg
Giuseppe Verdi
Wolfgang Rihm
Viktor Ullmann
Bedrich Smetana
Igor Stravinsky
Bohuslav Martinu
Ludwig Van Beethoven
Luciano Berio
Hanns Eisler
Jean Sibelius
Nicolaus A. Huber
Domenico Scarlatti
György Kurtag
Dohnanyi
Witold Lutoslawski
Dmitri Shostakovitch
Sergiu Celibidache
Friedrich Cerha

« Le Ricercar, précurseur de la fugue, désigne dans sa forme instrumentale l'expression d'un développement polyphonique, dit contrapunctique, dont la ligne de fuite s'élabore au gré des intersections, renversements et mutations de différents motifs ou sujets.

L'intitulé "Ricercar", s'il évoque ces mouvements d'entrelacs, de reprises, de diversités des sources et des dynamismes sonores, sera ici l'indication d'un "milieu", dérivé du mot lui-même. Ricercare : rechercher, faire le tour de, parcourir...

Cela, l'inscription revenante des figures, des corps, des vocables, dans l'apparaître de l'espace et du temps - délibérations sans cesse reprises, convoquées et révoquées du vif et du mort, des simulacres et des sens, des airs et des herbes. »

Il avait vu dans son sommeil, ou bien rêvé... que diable avait-il donc été capable de rêver... un être étrange : un taupin, un tape à l'œil – il avait rêvé d'une topaze : qu'est-ce que ça peut bien être en somme une topaze ? Un morceau de verre à facettes, une espèce de lanterne jaune, jaune, qui grossissait, qui grandissait de seconde en seconde, jusqu'à devenir tout d'un coup un tournesol, un cercle méchant qui lui filait devant et presque sous la roue de la moto, sous l'effet d'une silencieuse magie. La marquise en voulait de la topaze, elle avait quelques verres dans le nez, elle criait, menaçait, trépignait : la figure drôlement pâle, elle disait des coçonneries en vénitien, ou dans un patois espagnol, c'est plus probable. Elle avait fait tout un bordel chez le général Marengo, se plaignant des carabiniers qui n'avaient pas été capables de la lui rattraper quelque part, cette sacrée topaze, cette jaunisse, sur les routes et les chemins. Si bien qu'au passage à niveau de Casal Bruciato, demi-tour à droite droit'... le cul de bouteille-tournesol s'était envolé le long des voies, s'était transformé en taupasse.

Avea veduto nel sonno, o sognato... che diavolo era stato capace di sognare ?... uno strano essere : un pazzo : un topazzo. Aveva sognato un topazio : che cos'è, infine, un topazio ? un vetro sfaccettato, una specie di fanale giallo giallo, che ingros- sava, ingrandiva d'attimo in attimo fino ad essere poi subito un girasole, un disco maligno che gli sfuggiva rotolando in-nanzi e pressoché al disotto della ruota della macchina, per muta magia. La marchesa lo voleva lei, il topazio, era sbronza, strillava e minacciava, pestava i piedi, la faccia stranita in un pallore diceva delle porcherie in veneziano, o in un dialetto spagnolo, più probabile. Aveva fatto una cazziata al generale Rebaudengo perché i suoi carabinieri non erano buoni a rag-giungerlo su nessuna strada o stradazia, il topazio maledetto, il giallazio. Tantoché al passaggio a livello di Casal Bruciato il vetrone girasole... per fil a dest ! E' s'era involato lungo le ro-taie cangiando sua figura in topaccio e ridarellava.

Fausse beauté qui tant me coûte cher,
Rude en effet, hypocrite douleur,
Amour dure plus que fer à mâcher,
Nommer que puis, de ma défaçon seur,
Cherme félon, la mort d'un pauvre cœur,
Orgueil mussé qui gens met au mourir,
Yeux sans pitié, ne veut Droit de Rigueur,
Sans empirer, un pauvre secourir ?

[...]

Un temps viendra qui fera dessécher,
Jaunir, flétrir votre épanie fleur ;
Je m'en risse, se tant pusse mâcher,
Las ! mais nenni, ce seroit donc foleur :
Vieil je serai, vous laide, sans couleur ;
Or buvez fort, tant que ru peut courir ;
Ne donnez pas à tous cette douleur,

[...]

Quand par l'effet du plaisir ou de la douleur
 qui s'empare de l'une de nos facultés,
 l'âme se ramasse entièrement en elle,
 il semble qu'elle ne connaisse plus que celle-ci,
 et ce fait contredit l'erreur qui croit
 qu'une âme en nous s'allume sur une autre.
 Aussi, quand on entend ou qu'on voit une chose
 qui attire l'âme très fort à soi,
 le temps s'en va sans qu'on le voie,
 car autre est la puissance qui le perçoit,
 autre est celle qui tient l'âme tout entière :
 la première est liée, la deuxième flottante.
 J'eus de ceci une expérience vraie
 en écoutant cette âme et en l'admirant ;
 car le soleil avait gravi bien cinquante degrés,
 et je ne m'en étais pas aperçu,
 lorsque nous vîmes là où ces âmes,
 [d'une seule voix
 nous crièrent : « Voici ce que vous demandez. »
 L'homme des champs, quand le raisin brunit,
 bouche souvent d'une fourchée d'épines,
 dans une haie, un trou plus grand
 que n'était le chemin par où monta
 mon guide seul, et moi qui le suivais,
 lorsque la troupe d'âmes nous eut quittés.
 On monte à San Leo, on descend à Noli,
 on grimpe à Bismantoue et à Cacume
 avec les pieds ; ici, il faut voler :
 avec les ailes, dis-je, et les plumes rapides
 du grand désir, et derrière cette escorte
 qui me donnait espoir et m'éclairait.
 Nous montions, dans la roche brisée,
 et le bord nous serrait de tous côtés,
 et le sol voulait les mains avec les pieds.

*Quando per dilettanze o ver per doglie,
 che alcuna virtù nostra comprenda,
 l'anima bene ad essa si raccoglie,
 par ch'a nulla potenza più intenda ;
 e questo è contra quello error che crede
 ch'un'anima sovr' altra in noi s'accenda.
 E pero, quando s'ode cosa o vede
 che tegna forte a sé l'anima volta,
 vassene 'l tempo e l'uom non se n'avvede ;
 ch'altra potenza è quella che l'ascolta,
 e altra è quella c'ha l'anima intera :
 questa è quasi legata e quella è sciolta.
 Di cio ebb' io esperienza vera,
 udendo quello spirto e ammirando ;
 ché ben cinquanta gradi saliro era
 lo sole, e io non m'era accorto,
 quando venimmo ove quell' anime ad una
 gridaro a noi : « Qui è vostro dimando ».
 Maggiore aperta molte volte impruna
 con una forcatella di sue spine
 l'uom de la villa quando l'uva imbruna,
 che non era la calla onde saline
 lo duca mio, e io appresso, soli,
 come da noi la schiera si partine.
 Vassi in Sanleo e discendesi in Noli,
 montasi su in Bismantova e 'n Cacume
 con esso i piè ; ma qui convien ch'om voli ;
 dico con l'ale snelle e con le piume
 del gran disio, di retro a quel condotto
 che speranza mi dava e facea lume.
 Noi salavam per entro 'l sasso rotto,
 e d'ogne lato ne stringea lo stremo,
 e piedi e man volea il suol di sotto.*

Ett lodd henger på en krok og lider av ikke å kunne
 komme seg lavere ned, siden det henger : det sitter fast på
 kroken, som lodd så henger det, og siden det henger, er
 det avhengig.
 Nå vil vi tilfredsstille det : vi vil frigjøre det fra dets
 avhengighet, slippe det løs slik at det uavhengig kan
 komme seg lavere ned helt til det er fornøyd med å være
 lavere nede.

*Un poids pend à un crochet et parce qu'il pend il souffre
 de ne pas pouvoir descendre : il ne peut se dégager du
 crochet puisqu'en tant que poids il est dépendant.
 Nous voulons le satisfaire : nous le délivrons de sa
 dépendance, nous le laissons aller afin qu'il assouvisse sa
 faim du plus bas, et descende indépendant jusqu'à ce qu'il
 soit content de descendre.*

Quand l'esprit rêve auprès d'une herbe
une patte de fourmi peut vous sauver
la feuille du trèfle a le goût et l'odeur de sa fleur

Le nouveau-né est descendu,
depuis la boue sur la tente jusqu'à Tellus,
comme pour aimer la couleur il va dans les herbes
saluant ceux qui demeurent sous XTHONOS
ΧΘΟΝΟΣ

ΟΙ ΧΘΟΝΙΟΙ ; porter de nos nouvelles
εἰς χθονίους à ceux qui demeurent sous la terre,
nés de l'air, qu'il y ait des chants dans la maison
de Coré,
Περσεφῶνεια
et pour parler avec Tirésias, Thebæ

Cristo Re, Dio Sole

en à peu près 1/2 journée elle a fait son adobe
(la vespa) la petite gourde de boue

Le Kakémono pousse sur la terre nue hors
de la brume le soleil paraît d'un bond
au-dessus de la montagne
de sorte que je me souviens du bruit
dans la cheminée
comme si c'était le vent dans la cheminée
mais c'était en réalité l'oncle William
qui composait en bas
qui avait fait un grand Paaaaaon dans la fiareté
d'ses yeux
avait fait un grand paaaaaaon dans la ...
fait un grand paon
dans la fiareté d'ses iieux

*When the mind swings by a grass-blade
an ant's forefoot shall save you
the clover leaf smells and tastes as its flower*

*The infant has descended,
from mud on the tent roof to Tellus,
like to like colour he goes amid grass-blades
greeting them that dwell under XTHONOS
ΧΘΟΝΟΣ*

*ΟΙ ΧΘΟΝΙΟΙ ; to carry our news
εἰς χθονίους to them that dwell under the earth,
begotten of air, that shall sing in the bower
of Kore,
Περσεφῶνεια
and have speech with Tiresias, Thebæ*

Cristo Re, Dio Sole

*in about ½ a day she has made her adobe
(la vespa) the tiny mud-flask
and that day I wrote no further*

*There is fatigue deep as the grave
The Kakémono grows in flat land out of mist
sun rises lop-sided over the mountain
so that I recalled the noise in the chimney
as it were the wind in the chimney
but was in reality Uncle William
downstairs composing
that had made a great Peeeeacock
in the proide ov his oiye
had made a great peeeeeeeacock in the...
made a great peacock
in the proide of his oyee*

Déjà mes yeux étaient refixés au visage
de ma dame, et avec eux mon âme,
qui s'était détachée de toute autre pensée.
Elle ne riait pas ; mais, « Si je riais »,
dit-elle, « tu deviendrais pareil
à Sémélé réduite en cendres :
car ma beauté, qui s'accroît à mesure,
par les degrés du palais éternel,
que je monte plus haut, comme tu as vu,
si elle ne se voilait, brille si fort
que tes sens mortels, à son éclat,
serait feuillage que la foudre brise.
Nous sommes élevés à la septième splendeur,
qui, sous le poitrail du lion ardent,
mêle maintenant ses rayons aux siens.
Fixe ton esprit là où sont tes yeux,
et fais d'eux un miroir pour l'image
qui t'apparaîtra dans ce miroir. »
Celui qui saurait quelle nourriture
était pour mon regard le visage heureux,
lorsque je passai à un autre objet,
comprendrait combien il m'était plaisant
d'obéir à ma céleste escorte,
en contrebalançant un côté par l'autre.
Dans le cristal qui encercle le monde, [...]]
je vis, d'une couleur d'or traversée de rayons,
une échelle si longue vers le haut
que mon regard ne pouvait la suivre.
Je vis aussi par les degrés descendre
tant de splendeurs, qu'il me sembla
que toutes les lumières du ciel venaient de là.
Et comme les corneilles, par instinct naturel,
s'ébrouent ensemble au lever du jour
pour réchauffer leurs plumes froides,
puis les unes s'en vont sans retour,
d'autres reviennent d'où elles sont parties,
et d'autres, tournoyant, demeurent ;
il me sembla que là il en allait de même,
dans ce scintillement venu tout ensemble,
lorsqu'un certain degré fut touché.
Le feu qui s'arrêta le plus près de nous
devint si clair que je dis en pensée :
« Je vois bien l'amour que tu m'indiques.
Mais celle dont j'attends le quand et le comment
du dire et du faire, ne bouge pas ; aussi je fais bien
malgré mon désir, de ne rien demander. »
D'où elle, qui voyait mon taire
dans la vue de celui qui voit tout,
me dit : « Délivre le désir qui te brûle ».

*Già eran li occhi miei rifissi al volto
de la mia donna, e l'animo con essi,
e da ogne altro intento s'era tolto.
E quella non ridea ; ma « S'io ridessi »,
mi cominciò, « tu ti faresti quale
fu Semelè quando di cener fessi :
ché la bellezza mia, che per le scale
de l'eterno palazzo piu s'accende,
com' hai veduto, quanto piu si sale,
se non si temperasse, tanto splende,
che 'l tuo mortaI podere, al suo fulgore,
sarebbe fronda che trono scoscende.
Noi sem levati al settimo splendore,
che sotto 'l petto del Leone ardente.
Raggia mo misto giù del suo valore.
Ficca di retro a li occhi tuoi la mente,
e fa di quelli specchi a la figura
che 'n questo specchio ti sarà parvente ».
Qual sapesse qual era la pastura
del viso mio ne l'aspetto beato
quand' io mi trasmutai al altra cura,
conoscerebbe quanto m'era a grato
ubidire a la mia celeste scorta,
contrapesando l'un con l'altro lato.
Dentro al cristallo che 'l vocabol porta,
cerchiando il mondo, [...]]
di color d'oro in che raggio traluce
vid' io uno scaleo eretto in suso
tanto, che noI seguiva la mia luce.
Vidi anche per li gradi scender giuso
tanti splendor, ch'io pensai ch'ogne lume
che par nel ciel, quindi fosse diffuso.
E come, per lo natural costume,
le pole insieme, al cominciar del giorno,
si movono a scaldar le fredde piume ;
poi altre vanno via senza ritorno,
altre rivolgon sé onde son mosse,
e altre roteando fan soggiorno ;
tal modo parve me che quivi fosse
in quello sfavillar che 'nsieme venne,
si come in certo grado si percosse.
E quel che presso piu ci si ritenne,
si fé si chiaro, ch'io dicea pensando :
'To veggio ben l'amor che tu m'accenne.
Ma quella ond' io aspetto il come e 'l quando
del dire e del tacer, si sta ; ond' io,
contra 'l disio, fo ben ch'io non dimando'.
Per ch'ella, che vèdea il tacer mio
nel veder di colui che tutto vede,
mi disse : « Solvi il tuo caldo disio ».*

8

côte torrentielle.

... Et à quelle distance une chose est de nous,
c'est l'image qui fait que nous le percevons
et veille à l'indiquer : car, une fois émise,
elle chasse aussitôt en avant, le poussant,
tout air interposé entre les yeux et elle,
lequel air, se glissant en nos yeux tout entier,
de toute sa longueur balaye les pupilles,
pour ainsi dire, et passe. Et c'est cela qui fait
que nous voyons toujours la distance des choses.
Et, plus il y a d'air sur le devant chassé,
plus dure ainsi le vent qui balaye nos yeux,
et plus la chose vue nous paraît éloignée.
Et puisque nous voyons dans le même moment
quelle est la chose vue et quelle est sa distance,
cela se fait, bien sûr, à vitesse très grande...
[...]

En effet, quand le vent, peu à peu,
nous frappe, lui aussi, et qu'afflue un froid vif,
nous voyons alors se faire en notre corps des coups
comme frappés par une chose qui du dehors
offrirait son corps à ressentir...

... on la voit tout au fond. C'est comme quand on voit,
mais cette fois vraiment, des choses au-dehors,
quand la porte, à la vue, offre une découverte
et fait que, du dedans, nous voyons au-dehors
des choses à foison. Car cette vision
vient aussi d'un courant double et jumeau de l'air :
le premier, que l'on voit en deçà des jambages ;
puis viennent les montants gauche et droit de la porte ;
vient balayer nos yeux, ensuite, la lumière
extérieure ; et puis les balaye l'autre air,
et les choses enfin qu'on voit vraiment dehors.
De même du miroir : l'image, à peine émise,
en venant au regard chasse et pousse en avant
tout air interposé entre les yeux et elle,
et fait que nous pouvons percevoir tout cet air
avant le miroir [...]

c'est que, lorsque l'image arrive sur le plan
du miroir et le heurte, elle n'en revient pas
indemne : elle est chassée inverse quoique exacte
comme si l'on lançait contre poutre ou pilier
un masque fait d'argile avant qu'il ait séché,
et qu'ensuite, gardant au front sa forme exacte,
il dessine, écrasé son visage inversé [...]

... aera qui inter se cumque est oculosque locatus,
isque ita per nostras acies perlabitur omnis,
et quasi perterget pupillas atque ita transit.
Propterea fit uti videamus quam procul absit
res quaeque. Et quanto plus aeris ante agitur
et nostros oculos perterget longior aura,
tam procul esse magis res quaeque remota videtur.
Scilicet haec summe celeri ratione geruntur,
quale sit ut videamus et una quam procul absit.
Illud in bis rebus minime mirabile habendumst
cur ea quae feriant oculos simulacra, videri.
singula cum nequeant, res ipsae perspiciantur.
Ventus enim quoque paulatim cum verberat, et
[cum acre fluit frigus, non privam quamque solemus ...
[...]
Nunc age, cur ultra speculum videatur imago
Percipe ; nam certe penitus, remmota videtur.
Quod genus illa foris quae vere transpiciuntur,
ianua cum per se transpectum praebet apertum,
multa facitque foris ex aedibus ut videantur.
Is quoque enim duplici geminoque fit aere visus.
Primus enim citra postes tum cernitur aer,
inde fores ipsae dextra laevaue secuntur,
post extraria lux oculos perterget, et aer
alter, et illa foris quae vere transpiciuntur.
Sio ubi se primum speculi proiecit imago,
dum venit ad nostras acies, protrudit agitque
aera qui inter se cumquest oculosque locatus,
et facit ut prius hunc omnem sentire queamus...
... Nunc ea quae nobis membrorum dextera pars est,
in speculis fit ut in laeva videatur eo quod,
planitiem ad speculi veniens cum offendit imago,
non convertitur incolumis, sed recta retrorsum
sic eliditur, ut siquis, prius arida quam sit
cretea persona, adlidat pilaeve trabive,
atque ea continuo rectam si fronte figuram
servet et elisam retro sese exprimat ipsa :
fiet ut, ante oculus fuerit qui dexter, ut idem [...]

Je me suis interdit de danser moi-même par
une timidité vraiment bienvenue. Ou plus
exactement, j'ai trouvé charmant, à la soirée
dansante, de me distinguer par ma réserve.
Calme, presque grandiose, en homme accompli
depuis très longtemps, j'ai regardé avec des
yeux qui n'étaient autres que les miens, mes
yeux que jusque-là, je n'avais jamais regardés,
les joyeuses contorsions, m'échauffant pour
ainsi dire en surface et avec élégance pour une
beauté qui, semblable à un tableau, était assise
sur une chaise qu'elle savait, par sa façon d'y
être assise, dérober à mes regards. Tenant sa
chaise pour un poète incroyablement endurant,
s'escamotant presque à force de modestie,
j'adressai une prompte et furtive prière à l'objet
de mon attention pour dire ensuite au garçon
qui devinait en moi un être facile à arracher à
sa bonne humeur : « Ne vous croyez pas obligé
d'être aussi formel avec moi. ». Les danses se
déroutaient conformément au programme, et le
fait qu'il en allât ainsi m'autorisait aussi bien à
penser à la maîtresse du monde, qui est juste
une femme que j'ai vue représentée je ne sais
quand, ni où, en rapport avec un livre dont elle
orne la page de titre [...]

*Selber zu tanzen untersagte ich mir aus aufrichtig
willkommengeheißener Schüchternheit. Genauer
gesprochen, fand ich es am Tanzabend hübsch,
mich durch Zurückhaltung auszuzeichnen.
Ruhig, beinah grandios wie ein in sich seit
längstem Abgeschlossener schaute ich mit keinen
anderen als meinen eigenen, bis dahin von mir
selbst noch nie angeschauten Augen in's sich
bewegende Vergnügen hinein, mich sozusagen
für eine Schöne oberflächlich und elegant
erwärmend, die, ähnlich einem Bild, auf einem
Stuhle saß, den sie mit ihrem Auf-ihm-Sitzen
meinen Blicken zu entziehen wußte. Ihren Stuhl
für einen ungemein aus-dauerlichen, vor
Bescheidenheit so gut wie verschwindenden
Dichter haltend, betete ich den Gegenstand
meiner Aufmerksamkeit geschwind und prompt
an, um sodann zum Kellner, der in mir offenbar
einen leicht aus der guten Laune
Herauszubringenden vermutete, zu sagen : « Sie
brauchen sich mir gegenüber durchaus nicht zu
formell zu benehmen ». Das Tanzen wickelte
sich programmäßig ab [...]*

COTRONE : Ah, voilà - parce que madame - je suppose -
n'a pas voulu répondre à son amour. La poésie n'a rien à voir avec ça !
Un poète fait de la poésie : il ne se tue pas.
ILSE : (*désignant Cromo*) Il dit que j'aurais dû répondre à son amour, vous
n'avez pas entendu ? Désormais comtesse ! Comme si cette facilité devait
me venir du titre...
LE COMTE : ... et non du cœur !
CROMO : Mais tais-toi donc ! Elle l'aimait, elle aussi !
ILSE : Moi ?
CROMO : Oui, oui, toi ! Toi aussi ! et cela te donne à mes yeux plus de mérite.
Sinon, je ne pourrais plus rien m'expliquer. Et lui, (*Il indique le Comte.*)
il expie à présent ton sacrifice de ne pas t'être rendue ! Tant il est vrai qu'il
ne faut jamais aller contre ce que le cœur ordonne !
LE COMTE : Veux-tu enfin cesser de tout déballer en public ?
CROMO : Puisqu'on en parle... Ce n'est pas moi qui ai commencé.
LE COMTE : C'est toi qui as commencé !
QUAQUÈO : Tant et si bien, d'ailleurs, que tu t'es pris une gifle !
Cette dernière réplique de Quaquèo fait rire.
ILSE : C'est bien, mon cher, une gifle... (*Elle s'approche de Cromo et lui caresse la joue.*)
que l'on efface maintenant comme ça... L'ennemi, ce n'est pas
toi, même si tu m'exhibes en public.
CROMO : Mais non, pas moi !
ILSE : Si, et tu me poignardes, devant les gens qui sont là, en train de nous regarder.
CROMO : Je te poignarde ? Moi ?
ILSE : Eh oui, j'ai bien l'impression... (*Se tournant vers Cotrone* :) Mais c'est
Nature... quand on s'exhibe en public... (*Au Comte* :) Toi, mon pauvre,
tu voudrais garder encore ta dignité... Sois tranquille, tout cela va finir,
je sens que nous sommes à la fin...
LE COMTE : Mais non, Ilse ! Il suffirait que maintenant tu te reposes un peu...
ILSE : Qu'est-ce que tu veux cacher, encore ? Et puis où ? Ton âme, si tu n'as
pas péché, tu peux la montrer, comme une petite fille nue ou en charpie.
Même le sommeil dans mes yeux, je le sens en charpie... (*Elle regarde autour
d'elle, elle regarde au loin.*) C'est la campagne, ici, mon Dieu... et le soir...
et eux, là, qui se trouvent devant nous... (*À son mari* :) Je l'aimais, tu as
entendu ? et je l'ai fait mourir. On ne peut, mon ami, désormais dire
que cela, d'un mort qui n'a rien eu de moi. (*Elle s'avance vers Cotrone.*)
Monsieur, il me semble que c'est un rêve, ou une autre vie, après la
mort... Cette mer que nous avons traversée... Je m'appelais alors Ilse
Paulsen...

DIAMANTE : Cromo ! (*Et, dès que Cromo se retourne*) Oh, tu en as une tête,
CROMO : Moi ? Quelle tête j'ai ? Toi, plutôt : tu es habillée en Vanna Soma
et tu as oublié d'abaisser le masque sur ton visage.
DIAMANTE : Ne me fais pas rire : Inoi, en Vanna Soma ? C'est toi, au contraire
qui es habillé en Client tout en portant le nez du Premier Ministre. Moi,
je suis encore déguisée en Dame de Cour et je suis entrain de me désha-
biller ; mais, tu sais, je crains d'avoir avalé une épingle !
CROMO : Avalé ? C'est grave !
DIAMANTE : (*indiquant sa gorge*) Je la sens ici.
CROMO : Mais dis-moi, tu te crois vraiment encore habillée en Dame de Cour ?
DIAMANTE : Je me déshabille, je te dis ; et justement, c'est en me déshabillant...

CROMO : Allons donc, en te déshabillant ! Tu es habillée en Vanna Soma !
(*Et pendant qu'elle incline la tête pour regarder son costume, d'un coup de doigt il lui
abaisse aussitôt le masque sur le visage.*) Et ça, c'est le masque !
DIAMANTE : (*portant une main à sa gorge*) Mon Dieu, je ne peux plus parler !
CROMO : À cause de l'épingle ? Mais tu es vraiment sûre de l'avoir avalée ?
DIAMANTE : Je l'ai ici ! Ici !
CROMO : Tu l'avais entre les dents en te déshabillant ?
DIAMANTE : Mais non ! Il me semble que je viens juste de l'avaler. Et qu'il y
en avait même deux.
CROMO : Des épingles ?
DIAMANTE : Des épingles, oui, des épingles ! Bien que l'autre, je ne sais
pas... je l'ai peut-être rêvée ! Ou alors, c'était avant le rêve ? Le fait est
que je la sens là.
CROMO : J'y suis : tu as dû le rêver parce que tu sens ta gorge qui pique.
Je parie que tu as les amygdales enflammées avec des petits points blancs.
DIAMANTE : C'est possible. Avec l'humidité, la fatigue.
CROMO : (*sur le même ton, rapide, compatissant*) Crève.
DIAMANTE : (*se révoltant*) Crève toi-même !
CROMO : La seule solution, c'est de crever, ma chère, avec la vie que nous
Menons !
DIAMANTE : Des épingles dans le costume, oui, il y en avait une, toute
rouillée ; je me souviens pourtant de l'avoir arrachée et jetée ; je ne l'ai
pas mise entre mes dents. Et puis, si je ne suis plus habillée en Dame de
Cour...
Battaglia, en état de transe, fait irruption par la première porte.
BATTAGLIA : Mon Dieu, j'ai vu ! J'ai vu, j'ai vu !
DIAMANTE : Qu'est-ce que tu as vu ?
BATTAGLIA : Sur le mur, là-bas : une de ces peurs !
CROMO : Ah, si tu dis que « tu as vu », alors c'est vrai : moi aussi, moi aussi,
« j'ai entendu ».
DIAMANTE : Mais quoi donc ? Ne me faites pas peur ! J'ai la fièvre !
CROMO : Là-bas, au fond du couloir : à l'endroit où se trouve la margelle
du puits, là-bas : une musique ! une musique !
DIAMANTE : Une musique ?
CROMO : (*les prenant chacun par une main*) Allez, venez.
DIAMANTE et BATTAGLIA : (*en même temps, reculant*) - Mais non, tu es fou ! - Quelle musique ?
CROMO : Très belle ! Venez avec moi ! De la musique... de quoi avez-vous
peur ? (Ils se dirigent vers le fond sur la pointe des pieds.) Mais il faut trouver
l'endroit exact. Ce doit être ici. Je l'ai entendue, il n'y a pas à dire. Comme
de l'autre monde. Elle vient du fond de ce puits-là, vous voyez ?

Il indique un lieu au-delà de la seconde porte à gauche.

DIAMANTE : Mais quelle musique ?
CROMO : Un concert de paradis. Voilà, attendez. Tout à l'heure
comme ça : je m'éloignais et je ne l'entendais plus ; je m'approchais
et je ne l'entendais plus ; puis, tout à coup, me plaçant comme ça
Voilà, oui, ne bougez pas ! Vous entendez ? Vous entendez ?

Je ne suis pas encore habituée à vivre pieds nus. Il faudra que je marche encore assez loin d'ici. Je croyais avoir pris l'habitude de cette ville. Mais c'est faux. Maintenant je le sais. Je ne sais pas quand la foule quittera la place. Je suis perdu – j'ai besoin de quelqu'un à côté, sans parler. Plus rien. De la boue, du sable. Quel sable ? Seulement la moiteur et l'humidité.

Je suis si bas, si près de terre, si ramassé maintenant qu'ils pourraient presque me piétiner. Je suis sur la marche heureusement du bord de la rue. Mais si leurs rangs se gonflent soudain, débordent, ils arriveront à me piétiner réellement.

Il est mort. Je ne l'ai plus revu depuis deux mois. Il était parti. Il est rentré (...), et il est mort. J'ai pris sa veste qui est restée chez moi depuis son départ. Je l'ai mise sur le lit. Je suis sur le lit, à côté de la veste. C'est une veste. Oui je veux que ça soit une veste. C'est une veste longue, chaude. Quand je l'enfile parfois, elle m'arrive aux chevilles. Je suis petite, lui très grand. Il ne faut plus rien savoir sur cette veste, mais c'est trop difficile de ne rien savoir. La veste verte, sombre, sent bon. Je la mets sur moi parce que j'ai froid, de plus en plus froid. La fenêtre est ouverte et il pleut. Elle est douce. La manche effleure mon cou. Je sens le renflement de la piqure au bord de la manche contre ma peau. Une veste verte longue, avec des manches raglan. Qu'est-ce que c'est que cette veste ? Une veste. Il est mort. La première fois, c'était derrière la place de l'église. Sur le chemin, juste avant la mer, il a mis la veste sur mes épaules, et il m'a serrée très fort dedans. Après, sur la plage, elle était douce à ma peau, à la sienne aussi, je crois. Elle est chaude. La veste. La veste est chaude, douce, tellement douce. Mort. – Lui mort. – vide – vidé – plus rien – la veste – la veste – ma veste – la sienne. Une veste.

Je n'ai effectivement pas dormi pendant cinq nuits, veillant le proscrit devenu fou. Mais (...), épuisée par une nuit blanche sans fin, je m'endors vers le matin d'un sommeil inquiet, transparent en quelque sorte, à travers lequel je vois Mandelstam assis sur le lit branlant, les jambes croisées et le veston déboutonné, prêtant l'oreille au silence.

Soudain – je le sens à travers mon sommeil – tout change de place : Mandelstam a enjambé la fenêtre, et je me trouve à ses côtés. Ses jambes pendent à l'extérieur, et j'ai le temps de remarquer que tout son corps descend. L'appui de la fenêtre est placé haut. Étendant désespérément les bras, je saisis les épaules de son veston. Lui, il glisse ses bras hors des manches et se laisse tomber. J'entends le bruit de la chute, puis un cri... Le veston est resté entre mes mains. Je me précipite en criant dans le couloir de l'hôpital, descends l'escalier et cours dehors. Des infirmières m'emboîtent le pas. Nous trouvons Mandelstam sur un carré de terre qu'on a bêché pour y planter des fleurs. Il est couché, recroquevillé sur lui-même. On le fait remonter à grand renfort d'injures. Mais c'est principalement à moi que s'adressent ces injures, parce que je ne l'ai pas bien surveillé.

(...) Cela se termine bien : il s'est jeté par la fenêtre du premier étage (...). La fracture n'est découverte que beaucoup plus tard (...) le bras ne fonctionne pas, (...) il ne peut le relever pour accrocher son manteau, par exemple. Il fait cela de la main gauche.

Après le saut nocturne vient l'apaisement. Comme dit le poème : « un saut, et je retrouvai mes esprits. »

E un di lor, che mi semiava lasso,
 sedeva e abbracciava le ginocchia,
 tenendo 'l viso giù tra esse basso.
 " O dolce signor mio ", diss'io, " adocchia
 colui che mostra sé più negligente
 che se pigrazia fosse sua serocchia ".
 Allor si volse a noi e puose mente,
 movendo 'l viso pur su per la coscia,
 e disse : " Or va tu sù, che se' valente ! ".
 Conobbi allor chi era, e quella angoscia
 che m'avacciava un poco ancor la lena,
 non m'impedì l'andare a lui ; e poscia
 ch'a lui fu' giunto, alzò la testa a pena,
 dicendo : " Hai ben veduto come 'l sole
 da l'omero sinistro il carro mena ? ".
 Li atti suoi pigri e le corte parole
 mosser le labbra mie un poco a riso ;
 poi cominciai : " Belacqua, a me non dole
 di te omai ; ma dimmi : perché assiso
 quiritto se' ? attendi tu iscorta,
 o pur lo modo usato t'ha' ripreso ? ".
 Ed elli : " O frate, andar in sù che porta ?
 ché non mi lascerebbe ire a' martiri
 l'angel di Dio che siede in su la porta.
 Prima convien che tanto il ciel m'aggiri
 di fuor da essa, quanto fece in vita,
 perch'io 'ndugiai al fine i buon sospiri,
 se orazione in prima non m'aita
 che surga sù di cuor che in grazia viva ;
 l'altra che val, che 'n ciel non è udita ? ".
 E già il poeta innanzi mi saliva,
 e dicea : " Vienne omai ; vedi ch'è tocco
 meridian dal sole, e a la riva
 cuopre la notte già col piè Morrocco ".

*Et l'un d'entre eux, qui me semblait las,
 était assis, embrassant ses genoux,
 et tenant entre eux son visage baissé.
 « Mon doux seigneur », dis-je, « jette les yeux
 sur cet homme-ci, à l'air plus indolent
 que si paresse était sa sœur. »
 Alors il se tourna vers nous et nous considéra,
 en levant les yeux le long de sa cuisse,
 et dit : « Va donc là-haut, toi qui es si vaillant. »
 Je reconnus alors qui il était, et cette angoisse
 qui pressait encore ma respiration
 ne put m'empêcher d'aller vers lui ; et quand
 je fus près de lui, il leva à peine la tête,
 et dit : « As-tu bien vu comme le soleil
 mène son char ici de la main gauche ? »
 Ses gestes paresseux et ses brèves paroles
 me portèrent un peu à sourire ;
 puis je dis : « Belacqua, je ne te plaindrai plus
 désormais : mais dis-moi : pourquoi es-tu assis
 en ce lieu ? attends-tu une escorte ?
 ou bien as-tu repris ton ancienne habitude ? ».
 Et lui : « Ô frère, monter là-haut, qu'importe ?
 il ne me laisserait pas aller aux tourments,
 l'ange de Dieu qui siège sur le seuil.
 Le ciel doit d'abord tourner autant de fois
 autour de moi qu'il a fait dans ma vie,
 puisque j'ai retardé sans cesse les bons soupirs,
 à moins qu'une prière ne m'aide auparavant,
 venue d'un cœur qui vive dans la grâce.
 Que vaut une autre, que le ciel n'entend pas ? »
 Déjà le poète montait devant moi
 et disait « Viens donc : tu vois que le soleil
 touche le méridien, et que sur le rivage
 la nuit, du pied, recouvre le Maroc. »*

(...) Come d'arbor cadendo un picciol pomo,
 Cui là nel tardo autunno,
 Maturità senz'altra forza atterra,
 D'un popol di formiche i dolci alberghi,
 Cavati in molle gleba
 Con gran lavoro, e l'opre
 E le ricchezze che adunate a prova
 Con lungo affaticar l'assidua gente
 Avea providamente al tempo estivo,
 Schiaccia, diserta e copre
 In un punto ; così d'alto piombando,
 Dall'utero tonante
 Scagliata al ciel profondo,
 Di ceneri e di pomici e di sassi
 Notte e ruina, infusa
 Di bollenti ruscelli
 O pel montano fianco
 Furiosa tra l'erba
 Di liquefatti massi
 E di metalli e d'infocata arena
 Scendendo immensa piena,
 Le cittadi che il mar là su l'estremo
 Lido aspergea, confuse
 E infranse e ricoperse
 In pochi istanti : onde su quelle or pasce
 La capra, e città nove (...)

*(...) Comme d'arbre tombant une petite
 pomme que là, dans le tardif automne,
 jette à terre la maturité seule,
 et qui, d'un peuple de fourmis les doux séjours,
 dans la glèbe creusés à grand effort,
 et les œuvres et les biens que l'espèce patiente
 avait prudemment, à grand-peine,
 amassés dans l'été, détruit et couvre
 en un instant ; tout de même, crachées
 de la matrice grondante
 dans le profond du ciel
 et la ruine et la nuit
 de lave, et de cendre, et de pierre, mêlée
 de brûlants fleuves
 ou, par le flanc montagneux,
 furieuse parmi l'herbe,
 de masses liquéfiées,
 de métaux, de sable en feu,
 l'immense crue coulant
 écrasa et couvrit
 en un instant les cités que là-bas
 sur l'extrême rivage
 la mer baignait. Sur elles à présent
 paît la chèvre, et des cités nouvelles (...)*

Sempre caro mi fu quest'ermo colle,
 E questa siepe, che da tanta parte
 Dell'ultimo orizzonte il guardo esclude.
 Ma sedendo e mirando, interminati
 Spazi di là da quella, e sovrumani
 Silenzi, e profondissima quiete
 Io nel pensier mi fingo ; ove per poco
 Il cor non si spaura. E come il vento
 Odo stormir tra queste piante, io quello
 Infinito silenzio a questa voce
 Vo comparando : e mi sovvien l'eterno,
 E le morte stagioni, e la presente
 E viva, e il suon di lei. Così tra questa
 Immensità s'annega il pensier mio :
 E il naufragar m'è dolce in questo mare.(...)

*Toujours tendre me fut ce solitaire mont,
 et cette haie qui, de tout bord ou presque,
 ferme aux yeux le lointain horizon.
 Mais couché là et regardant, des espaces
 sans limites au-delà d'elle, de surhumains
 silences, un calme on ne peut plus profond
 je forme en mon esprit, où peu s'en faut
 que le cœur ne défaille.
 Et comme j'ouis le vent bruire parmi les
 feuilles, cet infini silence-là et cette voix,
 je les compare : et l'éternel, il me souvient,
 et les mortes saisons, et la présente
 et vive, et son chant. Ainsi par cette
 immensité ma pensée s'engloutit :
 et dans ces eaux il m'est doux de sombrer. (...)*

Alle kämpfen nur einen Kampf. (Wenn ich angegriffen von der letzten Frage nach Waffen hinter mich greife, kann ich nicht unter den Waffen wählen und selbst wenn ich wählen könnte, müßte ich " fremde " fassen, denn wir haben alle nur einen Waffenvorrat.) Ich kann keinen eigenen führen, glaube ich einmal selbstständig zu sein, sehe ich einmal niemanden um mich, so ergibt sich bald, daß ich infolge der mir nicht gleich oder überhaupt nicht zugänglichen allgemeinen Konstellation diesen Posten übernehmen mußte.

...

Nous tous, nous menons un seul et même combat (si, attaqué par la dernière question, je saisis des armes derrière moi, je ne peux pas les choisir, et le pourrais-je que je serais encore obligé de prendre celles des « autres » car nous n'avons qu'une seule réserve d'armes). Je ne peux mener aucun combat personnel s'il m'arrive de me croire indépendant, de ne voir personne autour de moi, il apparaît bientôt que j'ai dû me charger de ce poste par suite d'une constellation générale dont le sens ne m'est pas tout de suite ou absolument pas accessible.

...

AUSGEWÄHLTE LIEDER.

1.
Erkönig.
Osthe.

Op. 1.

50.

Schneitz. (J. 182.)

171

172

173

174

175

176

177

178

179

180

181

182

183

184

185

186

187

188

189

190

191

192

193

194

195

196

197

198

199

200

201

202

203

204

205

206

207

208

209

210

211

212

213

214

215

216

217

218

219

220

221

222

223

224

225

226

227

228

229

230

231

232

233

234

235

236

237

238

239

240

241

242

243

244

245

246

247

248

249

250

251

252

253

254

255

256

257

258

259

260

261

262

263

264

265

266

267

268

269

270

271

272

273

274

275

276

277

278

279

280

281

282

283

284

285

286

287

288

289

290

291

292

293

294

295

296

297

298

299

300

301

302

303

304

305

306

307

308

309

310

311

312

313

314

315

316

317

318

319

320

321

322

323

324

325

326

327

328

329

330

331

332

333

334

335

336

337

338

339

340

341

342

343

344

345

346

347

348

349

350

351

352

353

354

355

356

357

358

359

360

361

362

363

364

365

366

367

368

369

370

371

372

373

374

375

376

377

378

379

380

381

382

383

384

385

386

387

388

389

390

391

392

393

394

395

396

397

398

399

400

401

402

403

404

405

406

407

408

409

410

411

412

413

414

415

416

417

418

419

420

421

422

423

424

425

426

427

428

429

430

431

432

433

434

435

436

437

438

439

440

441

442

443

444

445

446

447

448

449

450

451

452

453

454

455

456

457

458

459

460

461

462

463

464

465

466

467

468

469

470

471

472

473

474

475

476

477

478

479

480

481

482

483

484

485

486

487

488

489

490

491

492

493

494

495

496

497

498

499

500

501

502

503

504

505

506

507

508

509

510

511

512

513

514

515

516

517

518

519

520

521

522

523

524

525

526

527

528

529

530

531

532

533

534

535

536

537

538

539

540

541

542

543

544

545

546

547

548

549

550

551

552

553

554

555

556

557

558

559

560

561

562

563

564

565

566

567

568

569

570

571

572

573

574

575

576

577

578

579

580

581

582

583

584

585

586

587

588

589

590

591

592

593

594

595

596

597

598

599

600

601

602

603

604

605

606

607

608

609

610

611

612

613

614

615

616

617

618

619

620

621

622

623

624

625

626

627

628

629

630

631

632

633

634

635

636

637

638

639

640

641

642

643

644

645

646

647

648

649

650

651

652

653

654

655

656

657

658

659

660

661

662

663

664

665

666

667

668

669

670

671

672

673

674

675

676

677

678

679

680

681

682

683

684

685

686

687

688

689

690

691

692

693

694

695

696

697

698

699

700

701

702

703

704

705

706

707

708

709

710

711

712

713

714

715

716

717

718

719

720

721

722

723

724

725

726

727

728

729

730

731

732

733

734

735

736

737

738

739

740

741

742

743

744

745

746

747

748

749

750

751

752

753

754

755

756

757

758

759

760

761

762

763

764

765

766

767

768

769

770

771

772

773

774

775

776

777

778

779

780

781

782

783

784

785

786

787

788

789

790

791

792

793

794

795

796

797

798

799

800

801

802

803

804

805

806

807

808

809

810

811

812

813

814

815

816

817

818

819

820

821

822

823

824

825

826

827

828

829

830

831

832

833

834

835

836

837

838

839

840

841

842

843

844

845

846

847

848

849

850

851

852

853

854

855

856

857

858

859

860

861

862

863

864

865

866

867

868

869

870

871

872

873

874

875

876

877

878

879

880

881

882

883

884

885

886

887

888

889

890

891

892

893

894

895

896

897

898

899

900

901

902

903

904

905

906

907

908

909

910

911

912

913

914

915

916

917

918

919

920

921

922

923

924

925

926

927

928

929

930

931

932

933

934

935

936

937

938

939

940

941

942

943

944

945

946

947

948

949

950

951

952

953

954

955

956

957

958

959

960

961

962

963

964

965

966

967

968

969

970

971

972

973

974

975

976

977

978

979

980

981

982

983

984

985

986

987

988

989

990

991

992

993

994

995

996

997

998

999

1000

... et le Rome-Naples fonçait, fonçait à toutes bielles derrière le crépuscule, déjà presque dans la nuit, endiadémé d'éclairs, des aigrettes spectrales au pantographe, lucanocerc saturé de courant. Tant et tant que, convaincue de ne pouvoir assurer son salut par c'te course insensée dans les parallèles en fuite, la taupe-topazine était sortie des rails, pour se lancer à travers champs, (...) vers les fondrières du Campo Morto, vers les fourrés, vers l'enchevêtrement du littoral pométain. Les gardes-barrière criaient, hurlaient qu'elle était folle, qu'il fallait l'arrêter, lui passer les menottes, l'automotrice la talonnait dans les marécages, avec ses gros yeux jaunes qui fouillaient dans tous les sens, et les jonchères et les ténèbres, jusque là-bas où les noms se font rares, là-bas où lumineuses et guirlandes se balançaient sur les terrasses du lido, dans le frisson vespéral de la mer. Là, aussitôt sorties de l'onde, dépouillant leurs parures d'algues et d'écume, dans le va et vient des serveurs – complets blancs, chalumeaux, siphons moites –, des néréides égayaient à l'accoutumée les fascinantes nuits de Castel Porcano. Entre deux languides nénies, la comtesse demandait un philtre au sommeil, à l'oubli : aux vaines fioritures, aux évanescences du songe : le songe de n'être pas. (...) Ivre, elle rejetait la tête en arrière, les cheveux imbibés, retombants (tandis que des ballonnettes jaunes rigolaient et se balançaient en chinois), dans la bénignité torpide de la nuit : imbibés de la mousse d'un shampoing au white label. Fente de tire-lire, sa bouche s'ouvrait, canaille, jusqu'aux oreilles, partageant sa figure en deux, comme bâillaient les pastèques au premier coup de tranchoir, comme un festival de claquettes. Et de ses gros yeux révoltés qui laissaient voir la sclérotique, blanche sous les iris – une véritable Thérèse repossédée par le démon – perlaient sur ses joues des pleurs éthyliques, des gouttelettes d'azur, larmes opalescentes d'un pernod de contrebandiers. Elle distillait des perles d'azuli, des larmes d'aloès, de térébinthe et de vodka.

... e il Roma-Napoli filava filava a tutta corsa dietro al crepuscolo e pressoché già nella notte e nella tenebra circèa, diadematò di lampi e di scintille spettrali sul pantografo, lucanocervo saturato d'elettrico. Fintantochè avvedutosi come non gli bastava a salvezza chella rotolata pazza lungo le parallele fuggenti, il topo-topazio s'era derogato di rotaia, s'era buttato alla campagna nella notte verso le gore senza toce del Campo Morto e la macchia e l'intrico del litorale pometino : le donne del casello strillavano, gridavano ch'era ammatitto : lo fermassero, lo ammanettassero : il locomotore lo rincorreva in palude, coi due gialli occhi tutta perscrutava e la giuncaia e la tenebra fino laggiù, dove i nomi si diradano, appiè il monte della contessa Circia, ove luminarie e ghirlande dondolavano sopra le altane a lido, nello spiro serotino del mare. Nereidi, ivi, appena emerse dal flutto e subito ignudàtesi della lor. Veste d'alge e di spuma fra l'andirivieni dei camerieri in bianco e de' sifoni diacci e delle fistule, solevano alleggerare la notte fascinosà di Castel Porcano. La contessa, tra languide nenie, dimandava una fiala al sonno, all'oblio : ai ghirigori vani, agli smarrimenti del sogno. Del sogno di non esserci. (...) Ebriaca arrovesciava il capo all'indietro, ricadendole i capelli zuppi (mentre palloncini gialli ridevano e dondolavano in cinese) nella torpida benignità della notte : zuppi d'uno shampo di white label : la fenditura della bocca, quale in un salvadanaio di coccio, s'incarcava sguaiata fino a potersi appuntare agli orecchi, le spaccava il volto come il cocomero dopo la prima incisione, in due batti batti, in due sottosuole di ciabatta : e dagli occhioni strabuzzati, che gli si vede il bianco di sotto a l'iridi come d'una Teresa riposseduta dal demonio, le gocciò - lavano giù per il volto lacrime etiliche, stille azzurrine : opalescenti perle d'un contrabbandato Pernod. Invocava la fiasca del ratafià, chiamava le sovvenzioni del Papà, del Papè, del grande Aleppo ; dell'invisibile Onnipresente, ch'era, tutt'al contrario dell'Onnivisibile fetente salutato salvatore d'Italia, onnipotente nel praticare il solletico, ogni maniera di solletico : quanto era quello impotente a combinare checchefosse, e men che meno le sue verbose bravazzate. Stillava perle azzurrine, lacrime di aloè, di terebinto e di wodka.

Den 20. ging Lenz durchs Gebirg. Die Gipfel und hohen Bergflächen im Schnee, die Täler hinunter graues Gestein, grüne Flächen, Felsen und Tannen. Es war naßkalt, das Wasser rieselte die Felsen hinunter und sprang über den Weg. Die Äste der Tannen hingen schwer herab in die feuchte Luft. Am Himmel zogen graue Wolken, aber alles so dicht, und dann dampfte der Nebel herauf und strich schwer und feucht durch das Gesträuch, so trüg, so plump. Er ging gleichgültig weiter, es lag ihm nichts am Weg, bald auf - bald abwärts. Müdigkeit spürte er keine, nur war es ihm manchmal unangenehm, daß er nicht auf dem Kopf gehn konnte. Anfangs drängte es ihm in der Brust, wenn das Gestein so wegsprang, der graue Wald sich unter ihm schüttelte, und der Nebel die Formen bald verschlang, bald die gewaltigen Glieder halb enthüllte; es drängte in ihm, er suchte nach etwas, wie nach verlornen Träumen, aber er fand nichts. Es war ihm alles so klein, so nahe, so naß, er hätte die Erde hinter den Ofen setzen mögen, er begriff nicht, daß er so viel Zeit brauchte, um einen Abhang hinunterzuklimmen, einen fernen Punkt zu erreichen ; er meinte, er müsse alles mit ein paar Schritten ausmessen können. Nur manchmal, wenn der Sturm das Gewölk in die Täler warf, und es den Wald herauf dampfte, und die Stimmen an den Felsen wach wurden, bald wie fern verhallende Donner, und dann gewaltig heranbrausten, in Tönen, als wollten sie in ihrem wilden Jubel die Erde besingen, und die Wolken wie wilde wiehernde Rosse heransprengten, und der Sonnenschein dazwischen durchging und kam und sein blitzendes Schwert an den Schneeflächen zog, so daß ein helles, blendendes Licht über die Gipfel in die Täler schnitt ; ...

Le 20 janvier Lenz traversa la montagne. Les sommets et les hauts flancs de montagnes dans la neige, les vallées vers le bas, une pierraille grise, des surfaces vertes, rochers et sapins. Il faisait un froid humide, l'eau descendait en ruisselant des rochers et bondissait par dessus le chemin. Les branches des sapins pendaient lourdement dans l'air humide, au ciel passaient des nuages gris, mais tout si compact - et puis la vapeur du brouillard s'élevait et passait lourde et humide à travers les buissons, si inerte, si balourde. Il continuait à marcher, insensible, et le chemin lui était indifférent, tantôt ça montait, tantôt ça descendait, il ne sentait pas de fatigue, seulement parfois ça lui était désagréable qu'il ne puisse pas marcher sur la tête. Au début il y avait une pression dans sa poitrine quand la pierraille sautait comme ça, que la forêt grise se secouait sous lui et que le brouillard tantôt avalait les formes, tantôt dévoilait à moitié les membres puissants ; il y avait une pression en lui, il cherchait quelque chose comme des rêves perdus, mais il ne trouvait rien. Pour lui tout était si petit, si proche, si humide, il aurait aimé asseoir la terre derrière le poêle. Il ne comprenait pas qu'il ait besoin de tant de temps pour descendre une pente, atteindre un point éloigné ; il croyait que tout devait pouvoir se mesurer en quelques pas. Parfois seulement, quand la tempête jetait la masse de nuages dans les vallées, et que la vapeur montait de la forêt, et que les voix s'éveillaient à la limite des rochers, bientôt semblables à un tonnerre qui se perd au loin, puis à grands bruits, puissantes, comme si elles voulaient chanter la terre dans leur allégresse sauvage, et quand les nuages arrivaient en bondissant comme des chevaux hennissant, et que la clarté du soleil traversait tout cela et tirait son épée étincelante le long des champs de neige, de sorte qu'une lumière claire, aveuglante, coupait vallées et sommets ; ...

Dépose ta vanité, non è l'uomo
che ha fatto il coraggio, o l'ordine o la grazia,
Deponi la tua vanità, dico, deponila !
La natura t'insegni quale posto ti spetta
Per gradi d'invenzione o di vera maestria,
Dépose ta vanité,
Paquin, deponila !
Il casco verde tua eleganza offusca.
" Padroneggia te stesso, e gli altri ti supporteranno ".
Dépose ta vanité,
Sei cane bastonato sotto la grandine
Tronfia gazza nel sole delirante,
Mezzo nero mezzo bianco
tu non distingui fra ala e coda
Giù la tua vanità
Spregevole è il tuo odio
Che si nutre di falso,
Deponi la tua vanità,
Sollecito a distruggere, avaro in carità,
Deponi la tua vanità
Dico, deponila !
Ma avere fatto piuttosto che non fare
questa non è vanità
Aver bussato, discretamente,
Perché un Blunt ti apra
Avere colto dall'aria una tradizione viva
o da un occhio fiero ed esperto l'indomita fiamma
Questa non è vanità.
L'errore sta tutto nel non fatto,
sta nella diffidenza che tentenna...

*Rabaisse ta vanité, ce n'est pas l'homme
Fait courage, ou fait ordre, ou fait grâce,
Rabaisse ta vanité, je dis rabaisse-la.
Apprends du monde verdoyant quelle peut être ta place
Dans l'échelle de la découverte ou de l'art vrai,
Rabaisse ta vanité,
Paquin rabaisse-le !
Le casque de verdure l'a emporté sur ton élégance.
" Maîtrise-toi, alors les autres te supporteront "*
*Rabaisse ta vanité
Tu es un chien battu sous la grêle,
Une pie gonflée dans un soleil changeant,
Moitié noire moitié blanche
Et tu ne reconnais pas l'aile de la queue
Rabaisse ta vanité
Que mesquines sont tes haines
Nourries dans l'erreur,
Rabaisse ta vanité,
Prompt à détruire, sordide dans la charité,
Rabaisse ta vanité,
Je dis rabaisse-la.
Mais d'avoir fait au lieu de ne pas faire
ce n'est pas de la vanité
D'avoir, par décence, frappé à la porte
Pour qu'un Blunt ouvre
D'avoir fait naître de l'air une tradition vivante
ou d'un vieil oeil malin la flame insoumise
Ce n'est pas là de la vanité.
Ici-bas toute l'erreur est de n'avoir rien accompli,
toute l'erreur est, dans le doute, d'avoir tremblé...*

La contemplation du paysage à la fenêtre me permet de noter que ce qui passe dépasse parfois en grâce, en beauté, en noblesse, ce qui est arrêté, ou qui résiste. En cet instant, par exemple, les arbres et les arbustes sont secoués par le vent pour la seule raison, immédiatement perceptible, qu'ils sont persévérants. Dans la mesure où ils se relâchent, par moments, le secouement peut naître. S'ils n'étaient pas enracinés, on ne pourrait pas parler d'un murmure de leur feuillage, et par conséquent, plus question de rien entendre. Qui dit entendre, dit murmure, qui dit murmure, dit remuement et qui dit remuement dit cette concrétude qui est plantée quelque part et qui prend son essor à partir d'un point précis.

Das Hinausblicken in die Landschaft gibt mir zur Beobachtung Anlaß, daß das Ziehende zierlicher, schöner, edler aussehen kann als das, was feststeht oder standhält. Soeben werden nämlich die Bäume und Bäumchen vom Wind einzig aus dem sehr einfachen, ohne weiteres wahrnehmbaren Grund geschüttelt, daß sie beharrlich sind. Inwiefern sie zeitweise nachgeben, entsteht die Rüttelung. Wenn sie nicht wurzeln würden, könnte von einem Rauschen ihrer Blätter keine Rede sein und infolgedessen auch von einem Lauschen nicht. Das Lauschen ist vom Rauschen abhängig und das Rauschen vom Rütteln und das Rütteln von der fixierten, aus einem bestimmten Platz hervorstwachsenden Gegenständlichkeit.

1. L'AFFREUX PASTIS DE LA RUE DES MERLES

Carlo Emilio GADDA
Traduit de l'italien par Louis BONALUMI
Éd. le Seuil

2. POÉSIES

Ballade à s'amie
François VILLON

3. LA DIVINE COMÉDIE / PURGATOIRE

Canto IV (1-33)
DANTE ALIGHIERI
Traduit de l'italien par Jacqueline RISSET
Éd. Garnier-Flammarion

4. LA PERSUASION ET LA RHÉTORIQUE

Carlo MICHELSTAEDTER
Éd. de l'éclat

5. CANTOS

Chant LXXXIII
Ezra POUND
Traduit de l'américain par Denis Roche
Éd. Flammarion

6. LA DIVINE COMÉDIE / PARADIS

Chant XXI(1-51)
DANTE ALIGHIERI
Traduit de l'italien par Jacqueline RISSET
Éd. Garnier Flammarion

7. CANTOS

Chant LXXIX
Ezra POUND
Traduit de l'américain par Denis Roche
Éd. Flammarion

8. CANTI ORFICI

Dino CAMPANA
Éd. Rizzoli
Trad. de l'italien par David Bosc aux Éditions Allia

9. DE LA NATURE DES CHOSES

Chant IV
LUCRÈCE
Traduit du latin par Bernard PAUTRAT
Éd. Le livre de Poche

10. MICROGRAMMES Le territoire du crayon

Robert WALSER
Éditions Zoé

11. LES GÉANTS DE LA MONTAGNE

Luigi PIRANDELLO
Traduit de l'italien par Jean-Paul MANGANARO
Éd. L'avant-scène théâtre

HUIT ET DEMI

Federico FELLINI
Scénario bilingue traduit de l'italien
par Jean-Paul MANGANARO
Éd. Le Seuil. Point

12. LES GÉANTS DE LA MONTAGNE

Luigi PIRANDELLO
Traduit de l'italien par Jean-Paul MANGANARO
Éd. L'avant-scène théâtre

13. ŒUVRES II

Danielle COLLOBERT
Éd. POL

14. CONTRE TOUT ESPOIR

Nadejda MANDELSTAM
Traduit du russe par Maya MINOUSTCHINE
Éd. NRF Gallimard. Collection Témoins, tome 1.

15. DIVINA COMMEDIA / Purgatorio

DANTE ALIGHIERI
Chant IV

16-17. I CANTI

LEOPARDI
L'infinito et *La Ginestra*

18. TAGEBUCH / JOURNAL

KAFKA
Traduit de l'allemand par Marthe ROBERT
Octobre 1917

19. LE ROI DES AULNES

Poème de GOETHE mis en musique par Franz SCHUBERT retranscrit par ERNST

20. L'AFFREUX PASTIS DE LA RUE DES MERLES

GADDA
Traduit de l'italien par Louis BONALUMI
Éd. le Seuil

21. LENZ

Georg BÜCHNER
Traduit de l'allemand par G.-A. Goldschmidt
Éd. bilingue Vagabonde

22. CANTOS

Chant LXXXI
Ezra POUND
En italien : Éd. Mondadori
En français : traduit par Denis Roche, Éd. Flammarion

23. L'ÉCRITURE MINIATURE

Robert WALSER
Traduit de l'allemand par Marion Graf
Éd. Zoé
Microgramme 21

THÉÂTRE DU RADEAU

Le Théâtre du Radeau a son origine au Mans depuis 1977. En 1982, François Tanguy en devient le metteur en scène. En vingt ans environ, François Tanguy et le Radeau ont présenté un travail qui, par la cohérence des réflexions et des propositions, n'a pas eu d'égal dans le panorama du théâtre contemporain. Depuis *Mystère Bouffe* en 1986 jusqu'à *Ricercar* en 2007, en passant par *Les Cantates* (2001) et *Coda* (2004), chaque création est le fruit d'une démarche patiente et collective, faite de recherche de textes, de musique et d'improvisation de jeu.



RICERCAR en tournée 2009

PAU • du 26 au 28 mars, *Espaces Pluriels*

BORDEAUX • du 12 au 20 mai, *Théâtre National de Bordeaux Aquitaine*

DIJON • du 2 au 11 juin, *Théâtre Dijon Bourgogne avec le Duo Dijon*

PROCHAINEMENT

AUX CÉLESTINS, THÉÂTRE DE LYON



Du 18 au 22 mars 2009

OPÉRA DE PÉKIN

Académie Nationale de Tianjin

**Du mercredi au samedi à 20h
dimanche à 16h**

Les Pourparlers des Célestins

La Transmission des arts vivants en Chine

samedi 21 mars de 15h à 18h - Grande salle



Du 24 mars au 3 avril 2009

HAMLET

De William Shakespeare

Mise en scène Claire Lasne-Darcueil

Texte français André Markowicz

Du mardi au samedi à 20h - dimanche à 16h

Relâche : lundi

AU TOBOGGAN, DÉCINES



© Christian Gaud

Umwelt - Danse

Compagnie Maguy Marin

Les 20 et 21 mars à 20h30

les A Props du Toboggan

Animés par Gallia Valette-Pilenko, journaliste spécialisée danse

Vendredi 20 mars à l'issue de la représentation

Célestins
THÉÂTRE DE LYON

LE TOBOGGAN
CENTRE CULTUREL / DÉCINES

CCN de RILLIEUX-LA-PAPE
cie maguy marin